

Elles veulent briser le tabou des fausses couches

Les interruptions spontanées concernent 15 à 20 % des grossesses et sont souvent vécues à la fois comme un échec, une honte et un drame.

ELSA MARI

IL FAUT CHERCHER longtemps des témoignages sur des sujets si intimes. Cette fois, il aura suffi d'un seul message sur un groupe Facebook pour qu'une dizaine de mains se lève aussitôt. « Moi, je veux en parler », « j'en ai besoin également ». Preuve, s'il en faut, que les fausses couches restent un traumatisme commun à des générations de femmes. Certaines préfèrent s'exprimer à l'écrit, d'autres avancent à visage découvert, défiant un tabou sociétal. « Il n'existe pas de registre officiel, mais on sait que 15 à 20 % des grossesses se terminent par une fausse couche, détaille la docteure Julia Maruani, secrétaire générale de la Fédération nationale des collèges de gynécologie médicale, précisant que la majorité se produit au premier trimestre. Au-delà de cinq mois, on parle alors de mort in utero. Il y a une sorte banalisation de la société et du corps médical qui se dit : *ce n'est pas grave, il était tout petit, alors que la plupart des femmes le vivent comme le deuil d'un enfant qui n'existera pas* ».

Un traumatisme qui devrait s'accompagner d'un suivi psychologique
Comment expliquer leur fréquence ? Tabac, alcool, suractivité, obésité ? Rien de tout cela, c'est souvent la faute à pas de chance. « En général, le fœtus se développe de manière anormale à cause d'une anomalie chromosomique, ce qui aboutit à l'arrêt de la grossesse. » L'âge, les traitements liés à une maladie chronique, un problème d'immunité sont aussi des facteurs de risque. La gynécologue entend souvent : « *C'est ma faute, j'ai trop mangé, trop travaillé*. Il faut leur répéter qu'elles ne sont en rien coupables. » Une fausse couche peut se repérer à l'échographie, l'embryon ou le fœtus

est alors évacué par médicament ou aspiration. Elle peut aussi se déclarer par des crampes et des saignements, parfois hémorragiques. « Là, il faut aller à l'hôpital, précise Yves Ville, le chef de la maternité de Necker, à Paris. Quand la fausse couche est tardive ou répétée les femmes ont peur de se relancer dans un projet de bébé, elles sont dans une insécurité, une trouille absolue. »

N'existe-t-il pas de numéro dédié de pys spécialisés ? « Non, répond Julia Maruani. Mais un suivi devrait toujours être proposé. » La gynécologue se veut rassurante : « On peut faire six fausses couches et arriver à avoir un enfant, il ne faut pas se décourager. » Pour Yves Ville, consulter un psy devient indispensable lorsque « la tristesse s'installe, que la vue d'une poussette devient insupportable et que l'on remet en cause sa confiance en soi, le but de son existence ». Les proches, eux, doivent « reconnaître leur douleur, peu importe le terme. Il ne sert à rien de dire : *ça marchera une prochaine fois, mais je suis là et je compatis* ».



Chilly (Haute-Savoie), le 6 février. Gaëlle a subi deux fausses couches en l'espace de six mois et s'est sentie délaissée par le système hospitalier.

TÉMOIGNAGES | « On est des millions, aidons-nous »

GAËLLE ET MATHILDE LANCENT LE MÊME APPEL

SOUDAIN, son ventre s'est mis à protester. Comme des vilaines crampes de règles. En ce samedi d'octobre, dans le canapé du salon, Gaëlle reste silencieuse, suspendue à ce vacarme intérieur. Que se passe-t-il ? Un tour sur Internet lui apporte la réponse espérée. Rien d'anormal, c'est fréquent en début de grossesse. Mais la jeune mariée de 31 ans sent déjà quelque cho-

se couler entre ses jambes. Elle se précipite aux toilettes, alerte Romain, son époux. Au bout d'une demi-heure, elle perd beaucoup de sang. « À ce moment, j'ai compris sans vouloir me l'avouer », confie, trois mois plus tard, cette ingénieure en informatique de Chilly, un petit village près d'Annecy (Haute-Savoie).

Enceinte de trois semaines, Gaëlle est en train de faire une fausse couche. Il faut appeler le Samu. « Est-ce que je dois aller à l'hôpital ? » interroge-t-elle avec un fond d'espoir. Une voix expéditive lui répond que ça ne sert à rien. « Prenez un bain pour tout évacuer. » Les mots sont crus, mécaniques. Dans sa baignoire, l'eau se colore. « Je me suis dit : *ça y est, tout est fini*. » Elle sort affolée. Ce bain, quelle idée ! Un jour passe, pas l'hémorragie. Le dimanche à l'aube, Gaëlle file à la maison médicale du village. De la salle d'attente, elle se souvient des poussettes. « Je m'assois, je saigne encore, je vois tous ces bébés, et moi, je viens de perdre le mien. » Le docteur lui glisse une ordonnance pour confirmer le diagnostic, connu d'avance. Et c'est tout ? Il faudrait reprendre sa vie, sans explication ?

Camplong-d'Aude (Aude), le 7 février. Neuf centimètres, une tête, de petites mains, des oreilles : Mathilde a perdu un bébé à quatre mois de grossesse sans aucun signe avant-coureur.



LE PALAN MAGELOON



LP/THOMAS FLEURY



C'est incompréhensible, on ne m'a même pas proposé de voir un psy
MATHILDE, 33 ANS

cible, premier réflexe, le protéger. Lui ne se dérobe pas. On leur dit que c'était un garçon. Neuf centimètres, une tête, de petites mains, des oreilles. La gynéco coupe le cordon, et le couple pleure longuement l'un contre l'autre. Quand elle entend : « Vous pouvez vous rhabiller », Mathilde reste en apesanteur, avec son jogging souillé et ses millions de questions. « C'est incompréhensible, on ne m'a même pas proposé de voir un psy, j'ai dû en trouver un toute seule. »

Quinze jours plus tard, Mathilde saigne toujours, « c'est normal », lui dit l'hôpital. Au bout d'un mois, elle contacte son gynéco. Ça ne l'était pas. L'erreur médicale est rattrapée en urgence sur la table d'opération, le 21 décembre : curetage, utérus abimé, six points de suture au ventre. Durant un mois, elle se réveille la nuit, en sueur, vérifiant que les draps sont toujours blancs. Un jour, à table, Victoire pose une question : « Il ressemblait à quoi le bébé, maman ? » L'analyse du fœtus ne montre aucune anomalie. Il est parti sans raison. « Faire le deuil d'un enfant qu'on n'a jamais serré dans ses bras, jamais je n'aurais pensé vivre ça. »

E.M.

non de la tête. Ils ont rejoint le groupe des 2 %. La tristesse est devenue colère. « J'ai l'impression de ne pas fonctionner, souffle-t-elle, refusant de taire ce traumatisme. Je veux dire à toutes les femmes qu'elles ne doivent pas avoir honte, le cacher à leur patron, à leur famille, lance Gaëlle. On est des millions à se sentir nulles. Crions-le, aidons-nous ! »

« C'est normal »

À l'autre bout de la France, dans un petit village de l'Aude, une autre femme lance le même appel. Elles ont les mêmes mots sans se connaître. « On a le droit de pleurer, d'être en dépression, s'exclame Mathilde, 33 ans, déjà maman d'une petite Victoire de 4 ans. Ce bébé, on l'a aimé, on s'est senties sa mère. » Aucun signe ne pouvait prédire sa fausse couche tardive. L'échographie montrait qu'il grandissait bien. Un soir de novembre, Mathilde, enceinte de quatre mois, ressent un tiraillement dans le bas-ventre qui la poursuit jusqu'au milieu de la nuit. Le couple file aux urgences quand l'hémorragie se déclenche.

Vingt minutes plus tard, sur le parking de l'hôpital, son époux court, sa femme dans les bras. Une sage-femme l'assoit. Mathilde se met à hurler : « Il tombe ! » dit-elle, en recueillant en extermis son bébé dans ses mains. Son regard se tourne vers son mari : « Va-t'en. » Scène indi-



On a le droit de pleurer, d'être en dépression. Ce bébé, on l'a aimé, on s'est senties sa mère.
MATHILDE, 33 ANS

FOCUS | Marlène Schiappa raconte sa propre expérience

QUAND, début septembre, Jean Castex lui demande au bout du fil : « Marlène, tu m'inquiètes, est-ce que c'est grave ? » la ministre, en arrêt maladie, ne sait pas quoi répondre. Si elle dit oui, il va penser à un cancer. Si elle dit non, à un vilain rhume. Alors Marlène Schiappa ose : « Écoutez, Monsieur le Premier ministre, j'ai fait une fausse couche. » Sa réaction bienveillante la cueille avec surprise. Et si maintenant, elle l'évoquait autour d'elle ?

Sa parole libre d'autres confidences. Une députée lui confie qu'elle a attendu la fin des votes à l'Assemblée pour aller à l'hôpital. Une restauratrice, la fin de son service. Une autre a justifié son absence au travail par une grippe. La ministre déléguée, chargée de la Citoyenneté, et mère de deux enfants, est frappée par tant de souffrance placée sous silence. « Non seulement la grossesse au travail reste taboue, avec cette peur d'être mise au ban de son activité, mais il y a aussi cette pudeur à parler d'un événement triste et intime. En le disant, on ne sait pas si on va être soutenu. »

« Madame la ministre, votre robe est pleine de sang »

Encouragée par ses amies, elle accepte, début novembre, de raconter son histoire à la télé dans « Ambition inti-



LP/PIERRE GOSMAN

La ministre déléguée chargée de la Citoyenneté (ici en mars 2021) a osé parler cet automne, libérant la parole d'autres femmes.

me », sur M 6. Ce moment où, en plein déplacement, un collaborateur lui souffle : « Madame la ministre, votre robe est pleine de sang. » Elle pose juste deux conditions : arriver à en parler sans pleurer et se réserver la possibilité de couper la scène au montage. « La politique est un monde très dur où l'on exploite vos failles contre vous », justifie-t-elle. Après un nouveau témoignage dans « les Maternelles », sur France 2, elle reçoit des centaines de courriers de femmes dans le même cas et parfois mal prises en charge. Marlène Schiappa n'a pas eu cette malchance. « Ma gynécologue m'a dit : Posez-moi toutes les questions que vous

woulez. J'ai répondu : Est-ce que c'est ma faute, j'ai trop travaillé ? Elle a dit : Bien sûr que non, ça m'a soulagée d'un poids. » Faut-il créer un congé fausse couche ? « Cela peut être stigmatisant et l'arrêt maladie existe déjà. Je suis certaine qu'on peut améliorer la prise en charge, j'en ai parlé avec le ministre de la Santé. Comment ? Il faut s'y pencher. » Parler, c'est se libérer à la seule condition d'être écouté. Les entreprises doivent accorder ce temps de réparation. « Si Matignon et l'Élysée parviennent à remplacer une ministre trois semaines, tous les employeurs de France peuvent s'organiser. »

E.M.

DÉCOUVREZ LE PROGRAMME DE FIDÉLITÉ SUR L'APPLI fidme

POUR 3 ACHATS DU JOURNAL

5 BONS D'ACHAT D'UNE VALEUR DE 50€

À GAGNER ! SUR TIRAGE AU SORT

5 étoiles

L'appli shopping téléchargée par plus de **6 millions d'utilisateurs**

Google Play | App Store